

Marc Lenot

Désillusion : Vilém Flusser et le conflit israélo-palestinien

Dans le contexte des rapports de Vilém Flusser avec le judaïsme et avec sa propre judéité – auxquels est consacré ce numéro de *Flusser Studies* –, cet essai présente une dizaine de textes de Flusser au sujet d’Israël et du conflit avec les Palestiniens (plus quelques lettres de lui sur ce sujet). Il tente modestement, et sans prendre parti sur un sujet aussi délicat, d’éclairer la vision que Flusser avait d’Israël. D’autres essais de ce numéro évoquent la relation « essentielle » de Flusser avec Israël ; celui-ci prétend seulement exposer sa vision politique – même si les deux sont inséparables.

Selon sa récente biographie, Flusser adolescent adhérait aux idées sionistes (Bernardo/Guldin : 289), mais il se détourna très tôt de cette idéologie : fut-ce (et ce n’est qu’une hypothèse) suite à des discussions avec son père, Juif intégré s’il en fut et agnostique, qui, en 1938, refusa de faire son *alyab* pour devenir professeur à l’Université de Jérusalem (ce qui, rétrospectivement, lui aurait sauvé la vie). Ou fut-ce, comme le suggèrent Bernardo et Guldin (*Ibid.*), une conséquence de sa fuite de Prague devant l’invasion nazie, même si la causalité n’est pas évidente ? Certes, Flusser fut toujours fier de ses origines juives et en particulier de la culture juive. Mais il développa, en particulier à l’occasion du premier de ses deux voyages en Israël (du 28 avril au 21 mai 1980), une réflexion originale sur l’impasse du sionisme et sur le conflit israélo-palestinien, que nous allons tenter d’exposer ici, en la plaçant sous le signe de la désillusion, titre de l’essai qu’il écrivit lors de son premier voyage. Si beaucoup d’autres penseurs juifs non-israéliens ont fait preuve de doutes et de critiques au sujet du sionisme, d’Albert Einstein et Hannah Arendt à Stéphane Hessel et Dominique Vidal, et si certains penseurs israéliens comme Shlomo Sand, Ilan Pappé ou Ariella Azoulay, entre autres, ont récemment fait de même, souvent de manière plus radicale, Flusser se distingue par la dimension historique et philosophique qui éclaire sa pensée sur ce sujet.

Excepté des contacts avec les membres de sa famille émigrée en Israël et en particulier avec son cousin germain David (né Gustav ; historien, établi en Israël depuis 1939 et professeur à l’Université hébraïque de Jérusalem), Vilém Flusser semble peu s’intéresser à Israël avant 1967 ; une recherche plus approfondie apporterait peut-être des éléments complémentaires, mais il semble qu’à aucun moment Flusser n’ait envisagé d’émigrer en Israël. En 1966, le 28 avril, il écrit à son ami le juriste Celso Lafer (Brésilien juif lui aussi et futur auteur d’un livre sur la pensée de Hannah Arendt) que, missionné par le Ministère des Affaires Étrangères du Brésil comme émissaire culturel

du pays, il voyagera peut-être en Israël, qu'il mentionne en passant, parmi d'autres pays (Flusser 1966).

En 1967, le 26 mai, juste avant la guerre dite des Six Jours, il écrit dans la *Chronique israélite* de São Paulo un essai en portugais titré « La crise israélienne » (Flusser 1967). Considérant alors que la crise israélienne en gestation lui impose soit de s'affirmer comme Juif, soit de nier sa judéité, il affirme que, s'il suit la seconde voie, l'abandon du judaïsme, « une décision existentielle et irrévocable », il pourra adopter un point de vue objectif sur le conflit : « Dans ce cas, je peux alors comparer la position des Arabes et des Juifs, je peux analyser les motifs des mouvements arabes (socialistes, religieux, nationalistes), je peux estimer les sentiments et ressentiments de ceux qui ont été spoliés et offensés par les Juifs, et je peux de même juger l'engagement des Juifs, leurs diverses tendances, socialistes, religieuses, nationalistes et messianiques, et les réalisations de ces diverses tendances. » Mais, ajoute-t-il aussitôt : « Je peux faire tout cela, ce sera ma liberté. Mais alors, je ne peux dorénavant plus dire que je suis Juif. ». Par contre, s'il décidait de « ne pas nier son judaïsme », ce serait pour des motifs « trop complexes pour être analysés lucidement et de manière concluante ; ce ne serait pas entièrement rationnel ». Et alors il perdrait sa liberté de penser, il adopterait des valeurs non objectives régissant sa pensée et son comportement, il ne « chercherait plus une vérité objective, mais sa vérité propre (qui est juive) », il ne serait plus « en quête d'un bien objectif, mais de son bien propre (qui est le bien juif) ». Il serait alors condamné à la subjectivité, et, ce qui est pire, à agir dans le cadre de cette subjectivité. De manière extraordinairement lucide à l'époque, il conclut que la crise israélienne le force à accepter ou à refuser son judaïsme ; il ne peut se réfugier dans une position ambivalente, une prétendue « objectivité juive », qui serait inauthentique. Il doit décider par lui-même. Et il ne peut le faire de manière symbolique ou rituelle (par exemple en donnant de l'argent, en faisant de beaux discours, en écrivant de bons articles), car alors il serait un salaud (au sens sartrien du terme). Mais il doit prendre le risque de choisir, de s'engager. Et, comme on peut s'en douter, il ne nous dit pas quelle est sa décision ... Dans ce texte, Flusser met remarquablement en lumière le caractère nécessairement irrationnel du sionisme et du soutien à Israël, qui, pour un penseur juif, irait à l'encontre de sa liberté de penser. Il ne faut pas oublier que, en 1967, l'ensemble du monde occidental, penseurs, hommes politiques, journalistes, et encore davantage, l'ensemble de la diaspora juive soutient Israël, et que les rares critiques occidentales du sionisme sont principalement formelles (comme, par exemple, celles du Général de Gaulle) sans remettre en question ce que Flusser appelle déjà « la vérité juive ». De ce fait, la position de Flusser alors est assez novatrice et radicale.

En mars 1972, à un moment où la tension monte au Proche-Orient, Flusser écrit deux articles en portugais pour la *Folha de São Paulo*, sous le titre commun « Paix au Proche-Orient ? ». Dans le premier, « Les Juifs en Israël » (Flusser 1972.a), il revient sur l'ambiguïté inhérente au sionisme et

au soutien à Israël. Pour lui, le sionisme fut, en Europe Centrale et Orientale dans la seconde moitié du XIX siècle « un mouvement typique de la petite bourgeoisie prise entre les guerres du grand capital et les révolutions prolétariennes », juste un peu plus « exotique » que les autres mouvements nationalistes ; mais ce fut aussi une « sécularisation du judaïsme, et donc une tentative de transférer la ‘mission’ juïvaïque du terrain religieux, mystique et rituel, vers un terrain politique et d’organisation sociale. » Historiquement, la volonté divine était que les vies des Juifs soient des modèles pour le reste de l’humanité, et dès lors « le judaïsme n’avait de sens qu’en fonction du reste du monde » : être juif était donc toujours inconfortable, voire dangereux. Mais le sionisme a proposé « une curieuse sortie de ce problème » : construire un État juif où le judaïsme existe de par lui-même, et dans lequel il n’y ait plus ni inconfort, ni danger, et faire de cet État (et non plus des Juifs pris individuellement) un modèle expérimental, un laboratoire pour d’autres états (y compris ses voisins). Malgré quelques tentatives utopiques (comme les kibboutz, la non-professionnalisation de l’armée, une économie ni capitaliste ni socialiste), cette volonté expérimentale d’être un modèle pour les nations a échoué, tant du fait de l’environnement extérieur (hostilité des pays voisins et des intellectuels arabes, état de siège, influence américaine) que des conflits intérieurs (nationalisme chauvin, problèmes ethniques et religieux). Mais, poursuit Flusser, s’il y avait la paix, tout cela pourrait changer aussitôt. Et alors se poserait un problème « net et brutal » : de quel droit un groupe humain peut-il se prétendre un modèle pour d’autres ? Il n’y a de réponse ni intellectuelle, ni idéologique, ni existentielle ; il n’y aura de réponse que si les Juifs israéliens assument cette tâche, si les Juifs du monde les soutiennent, si les Arabes acceptent d’y collaborer, si l’humanité entière le tolère.

Cette vision utopique est quelque peu mise à mal dans l’article du lendemain, titré « Les Juifs dans le monde » (Flusser 1972.b), qui commence par une analyse de la perception, chez des non-Juifs mais aussi chez certains Juifs, que les Juifs sont plus loyaux à Israël qu’aux pays où ils vivent, et que les dirigeants israéliens parlent au nom, non seulement de leurs citoyens, mais aussi des Juifs du monde entier. L’analyse de Flusser est un brillant raccourci historique : au Moyen-Âge, les Juifs étaient une classe sociale bien délimitée, bien plus qu’une religion ou qu’un peuple ; les révolutions du XVIII siècle (et en particulier la Révolution française) les libérèrent de ce statut, de même que les serfs furent émancipés. Mais, alors que les serfs furent assimilés et formèrent le prolétariat, les Juifs, dont le statut féodal était déjà partiellement similaire à celui de la bourgeoisie, devinrent alors, une fois émancipés, des concurrents de la bourgeoisie, participant eux aussi aux aspects économiques, sociaux et culturels de la révolution industrielle (et aux critiques de cette révolution), mais, même ayant réussi, ils ne furent jamais complètement assimilés dans la bourgeoisie. La bourgeoisie se referma face à la concurrence juive, et cette fermeture fut la base d’une idéologie nationaliste et raciste (totalement différente de l’antisémitisme religieux féodal) ; les Juifs émancipés

réagirent en créant leur propre idéologie nationaliste, le sionisme. Si, dans la première moitié du XX^e siècle, l'antisémitisme, culminant avec le nazisme, fut le principal obstacle à l'assimilation des Juifs, la seconde moitié du siècle vit au contraire le sionisme devenir le principal obstacle à l'assimilation, bien plus que l'antisémitisme. Aujourd'hui, l'assimilation serait désirable pour des Juifs car elle serait la fin de l'aliénation tragique qui les tourmente, et elle le serait pour des non-Juifs car elle supprimerait un point de friction et enrichirait la culture commune. Mais le fait que, d'un côté, le sionisme affirme l'existence de « valeurs juives » à préserver, et que, de l'autre, l'antisémitisme insiste sur la « pureté » de la culture ou de la « race », entraîne, de fait, la collaboration de ces deux idéologies : ces idéologies « en apparence tellement opposées, collaborent en réalité, de manière à éviter l'assimilation des Juifs ». Pour Flusser, ces idéologies doivent être combattues par les élites juives et non-juives qui doivent « former un front commun contre le front idéologique 'antisémitisme-sionisme' ». Et, conclut-il, cette possibilité doit aussi être explorée en Israël même. La pensée de Flusser sur ce sujet est alors très en avance par rapport aux idées du moment : considérer que sionisme et antisémitisme sont de fait des alliés dans la construction de l'état sioniste est, en 1972, proprement révolutionnaire (et l'est encore aujourd'hui), même si diverses recherches ont clairement montré que cette convergence de fait avait existé historiquement, tant pour des acteurs politiques que pour des penseurs antisémites (comme Maurras ou Céline).

En mars 1973, il fait part de ses réserves à son cousin David (Flusser 1973.a), lui disant ne pas souhaiter aller en Israël comme touriste et, s'il vient, craindre d'être obligé de s'engager dans le conflit, pour ou contre. Il considère que la nature d'Israël est contradictoire : en effet, pour Flusser, être juif signifie une ouverture, une dédication à l'autre, mais, écrit-il « la réalité du judaïsme (et en particulier de l'état juif, qui ne se laisse pas distinguer du judaïsme) consiste plutôt à s'enfermer en soi-même, à s'auto-affirmer » et, ajoute-t-il « la réalité judaïque contredit diamétralement mon idée du judaïsme ». Il prévoit de se rendre en Israël, mais la guerre d'octobre 1973 l'en empêche (Flusser 1973.b).

Il écrit sans doute alors un essai en anglais, non publié et non daté (mais faisant référence à la guerre d'octobre 1973, donc postérieur de peu), titré *La guerre juive. Un témoignage d'engagement* (Flusser XX) : au-delà d'une analyse géopolitique du conflit, il met l'accent sur la perception du caractère spécifiquement juif de cette guerre. Comme les Juifs considèrent que « ce qui est juif ne peut être compris à travers des catégories générales, parce que la 'judaïté' n'entre dans aucune classification », s'ensuit pour eux que la religion juive n'est comparable à aucune autre religion, le peuple juif à aucun autre peuple, l'état juif à aucun autre état et donc qu'il s'agit d'une guerre juive, et non de combats pour les frontières. La croyance que la judaïté est quelque chose de spécial, qui n'est pas aisément généralisable, est un élément important du judaïsme. Flusser soulève dès lors ce paradoxe :

si ce sont des Juifs qui tentent de dénier la spécificité juive, cette 'normalisation' juive conduit à la disparition du judaïsme ; et si ce sont des non-Juifs, elle conduit à l'acceptation et à l'absorption des Juifs dans leur environnement, et donc aussi à la disparition du judaïsme. En d'autres termes, l'acceptation des spécificités juives est de l'antisémitisme chez les non-Juifs et de la fidélité au judaïsme chez les Juifs. Mais, pour les antisémites, la spécificité juive est une caractéristique culturelle ou biologique, alors que pour les Juifs, ce doit être une forme d'obligation, spéciale et non généralisable, envers l'humanité que tout vrai Juif devrait assumer. Or dit-il « l'état juif est le résultat d'une tentative de 'normaliser' le judaïsme, de nier la spécificité juive, et donc de refuser ces obligations spécifiquement juives ». Leurs dirigeants et la majorité des Israéliens voudraient que cette guerre soit considérée comme n'importe quelle autre guerre, et donc « ils font, non pas ce qu'ils devraient faire en tant que Juifs, mais ce que n'importe quel autre pays ferait ». Il poursuit en jugeant que « si l'état israélien avait assumé sa judaïté, il se serait construit comme un modèle de comportement individuel et social, ce qu'ont fait tous les modèles juifs du passé (judaïsme biblique, christianisme originel, Spinozisme, Marxisme, structuralisme, etc.). Israël se serait alors construit comme un modèle pour la libération du tiers-monde, de même que le christianisme a été un modèle pour la libération des esclaves, et le marxisme pour la libération des ouvriers. Mais Israël ne l'a pas fait (excepté de petites expériences comme les kibboutz), et il est donc exclu et attaqué par les défenseurs de la libération du tiers-monde. Ceci explique cette guerre : Israël est attaqué car son énergie et son imagination lui ont servi, non pas à vouloir être un modèle pour le tiers-monde, mais à imposer sa présence aliénante sur le tiers-monde. Israël a échoué en termes d'imagination politique, sociale et religieuse, ce qui implique qu'Israël a échoué à être juif. » C'est là une critique extrêmement radicale du sionisme. Flusser la tempère par une conclusion assez utopique (tout en déniaut qu'elle le soit), tablant sur une révolution dans la conscience israélienne (et aussi de la diaspora juive) : « ce qui est nécessaire aujourd'hui, ce n'est pas que les dirigeants israéliens imposent leur volonté aux dirigeants arabes, c'est une compréhension véritable et ouverte des masses opprimées du monde arabe et du tiers-monde, et une collaboration avec elles. » Pour lui, ce n'est qu'ainsi qu'Israël serait vraiment juif, en menant la lutte du tiers-monde contre la domination, ce qui serait une nouvelle phase de l'histoire du judaïsme, et, même si ça paraît peu probable, « quiconque se considère Juif devrait s'engager dans cette voie ».

Son texte en anglais titré *Comment les Allemands voient Israël* (Flusser YY) n'a pas été publié et n'est pas daté, il a été écrit selon Rodrigo Maltez Novaes dans les années 1970 et est sans doute postérieur à la guerre de 1973. Lisant la presse allemande sur le conflit, Flusser y note d'abord « de manière embarrassante pour un lecteur juif » le caractère quasi rituel des proclamations de la responsabilité allemande pour l'état actuel du peuple juif, comme s'il s'agissait surtout de tranquilliser les Allemands quant à leurs doutes sur eux-mêmes. Il remarque une « sympathie non

engagée pour la mythique nation israélienne » sans que la judéité soit mentionnée, et un malaise lié au passé historique, non seulement nazi mais aussi plus ancien. L'idéologie nationaliste et romantique allemande s'est construite, dit-il en assumant la caricature, en affirmant : « Nous Allemands sommes le vrai peuple élu, donc les Juifs, le faux peuple élu, doivent disparaître pour que nous soyons vraiment Allemands ». Contrairement aux antisémitismes russes ou français, l'antisémitisme allemand lie donc l'identité allemande au problème juif. Cela se traduit dans la manière dont la presse allemande identifie les Israéliens aux Allemands : « L'armée israélienne se comporte comme si c'était la Wehrmacht. Les Israéliens font ce que les Allemands n'ont plus le droit de faire, et ainsi, ils représentent la vieille Allemagne pour les Allemands. On critique les Israéliens pour leur arrogance, qui est, comme tout Allemand le sait bien, un trait de caractère typiquement allemand ». Et Flusser poursuit son analogie : « Les Allemands qui aujourd'hui aiment les Juifs parce qu'ils sont des héros, sont exactement les mêmes qui, il y a une génération, les haïssaient pour leur couardise. Philosémitisme et antisémitisme ont les mêmes racines. [...] Dayan le borgne est une sorte de Wotan juif, un motif wagnérien inconfortable ». Et encore, identifiant les deux pays à David contre Goliath : « De même que l'Allemagne, société pure et simple de poètes et de penseurs, était entourée d'ennemis héréditaires maléfiques, Israël est aussi entouré de brutales forces supérieures, mais les Israéliens gagnent grâce à leur esprit ('Geist'), tout comme les Allemands » ; et il conclut ainsi : « L'idéologie cachée derrière le point de vue de la presse allemande est une identification assez malsaine de l'identité allemande 'réprimée' avec les Israéliens. Cette confusion ne peut pas être bénéfique. » C'est un texte assez radical qui, au-delà de ses réflexions historiques sur l'Allemagne, n'hésite pas à associer, de manière étonnante, les Israéliens avec le chauvinisme germain et le nazisme, même si c'est sous couvert d'une analyse des articles de la presse allemande.

Vilém Flusser se rend finalement en Israël en 1980, du 28 avril au 21 mai, avec son épouse Edith. Il fait d'abord une conférence sur le geste d'écrire à la Fondation Van Leer à Jérusalem, où il visite la Vieille Ville. Le 4 mai, il se rend à Rehovot (au sud de Tel-Aviv) où il est accueilli à l'Institut Weizmann des Sciences, un centre universitaire de recherches en sciences exactes et naturelles. Restant basé à Rehovot, il fait une conférence sur la philosophie de la photographie à l'Université de Tel-Aviv et visite le Musée de la Diaspora sur le campus. C'est à Rehovot qu'il écrit le 8 mai, en portugais, le court essai *Désillusion* (Flusser 1980.a) que Edith Flusser traduira en allemand sous le titre *Die Enttäuschung* et qui sera inclus dans son recueil posthume *Jude Sein* (Flusser 1995 : 38-41). Dans ce texte assez radical, placé sous l'égide de l'antagonisme platonicien entre action et contemplation, il juge qu'Israël est, depuis 1967, une démonstration du « naufrage de l'idéalisme engagé » et qu'il ne peut imaginer spectacle plus désolant. Avant 1967 (guerre des six jours et occupation de la Palestine), écrit-il « la majorité des fondateurs de l'Etat juif pensait pouvoir

plus ou moins créer un modèle de société plus juste et plus humaine » ; mais « l'occupation des terres conquises a révélé à quel point était fragile la base morale de cet engagement » et ils ont alors perdu leur confiance en eux et le soutien moral du reste du monde. Si les Israéliens sont toujours capables de se sacrifier pour Israël, ce n'est plus par idéal, mais par auto-défense, « un sacrifice de désillusionnés ». Cette déroute morale de l'idéal sioniste vient de la décision d'appliquer cet idéal en pratique, elle date en fait des « premiers efforts de colonisation de la Palestine à la fin du siècle dernier ». Les ultra-orthodoxes, ceux du quartier de Mea Sharim qui sont vêtus comme des moujiks du 18^e siècle et qui lancent des pierres contre les voitures circulant pendant le shabbat, rejettent l'idée même d'état juif car « les idées du judaïsme devraient être contemplées et non pas appliquées », et les Juifs marxistes, tout autant ultra-fundamentalistes, jugeant le socialisme inapplicable sans lutte des classes, refusaient de venir en Israël : deux formes de raisonnement platonicien. Les fondateurs de l'état hébreu se sont donc confrontés au dilemme platonicien de la mise en application des idées. La tragédie du sionisme est née de l'écart entre l'idée à appliquer et la réalité à transformer : « le sionisme est tragique parce qu'il vise l'impossible et le fait avec une dédication extrême ». Flusser dit, non sans ironie, que, avant de visiter Israël, il ne comprenait pas pourquoi le monde entier n'admirait pas le spectacle si grandiose de cet état si courageux : après les persécutions cosaques, l'extermination nazie, les décapitations par les fanatiques islamistes, les survivants de cette société décadente et épuisée se réunirent non pour trouver un refuge où mourir tranquilles, mais pour construire la société modèle du futur. « Pourquoi l'humanité entière n'a-t-elle pas retenu son souffle devant un drame aussi fascinant ? ». Mais, ajoute-t-il, aujourd'hui qu'il est sur place, il comprend : « Cette tragédie est un spectacle répugnant car elle illustre à quel point l'engagement dans ces idéaux est irrationnel et frustré », conclut-il. De retour à Londres, Flusser écrit le 10 juin à son vieil ami Alex Bloch, un autre Brésilien juif pragoïse, (Flusser 1980.b), exprimant sans ambiguïté ses doutes sur Israël et, entre autres, sur le système des kibboutz, et jugeant que ce n'est pas à ses yeux un modèle valide. Il reviendra sur ce point dans une autre lettre à Alex Bloch du 7 mars 1981 (Flusser 1981.a).

Flusser est convié à un débat organisé par « The Institute of Jewish Affairs » (le *think tank* du Congrès Juif Mondial) à Londres le 29 octobre 1980 (« Meeting of the Study Circle on Contemporary Jewry and Zionism at Hillel House »), et il y présente une contribution en anglais titrée « Deux types différents de Juifs » (Flusser 1980.c), distinguant le judaïsme pour les Juifs du judaïsme pour les non-Juifs, et appelant à dépasser le « syndrome nazi-sionisme » pour revenir aux bases du judaïsme. Particulièrement déçu par ce colloque (qu'il qualifie de violent, de grotesque et d'anachronique), il publie en mars 1981 dans la revue *Shalom* de São Paulo un essai en portugais sur la mort du sionisme (Flusser 1981.b) : il y juge le sionisme comme « une idéologie basée sur des postulats inconciliables », car prétendant transformer les Juifs en une nation comme les autres. Or,

pour lui, la spécificité juive est incompatible avec l'idée de nationalité et donc « l'état juif échoue car soit il doit être un état, soit il doit être juif » de sorte que « le sionisme peut être considéré comme mort ou 'in extremis' », c'est-à-dire à l'article de la mort. Il regrette que ni la question arabe, ni la soumission d'Israël aux Etats-Unis n'aient été abordées pendant le débat qui a considéré le sionisme comme un problème exclusivement juif, « comme si Israël était un phénomène suspendu dans le vide ». Le seul sujet de discussion qu'il a trouvé intéressant dans ce débat porte sur l'antisémitisme : pour certains, le sionisme a échoué car il n'a pas résolu le problème de l'antisémitisme, lui donnant au contraire des arguments nouveaux. Pour d'autres participants, le sionisme a triomphé de l'antisémitisme traditionnel (religieux, raciste, économique), mais a créé un nouvel antisémitisme, politique et social, modifiant l'image que les antisémites ont des Juifs. Mais Flusser regrette que personne ne soulève le point que les Juifs eux-mêmes ont été modifiés par le sionisme. Il note que le trauma d'Auschwitz empêche toute discussion critique du judaïsme en général et du sionisme en particulier, toute critique radicale mettant en cause les racines mêmes du problème. Notant que la conclusion du débat fut une proposition de reformuler et d'actualiser le sionisme sans aucune référence aux Palestiniens, il dit être « sorti de la réunion avec une sensation de désespoir ». Notant que le mouvement sioniste s'est transformé en un appareil puissant, avec des grands investissements et un corps d'employés bien intégrés, il estime que l'appareil continuera à fonctionner en tant que tel, quel que soit le programme ; il ajoute que « le sionisme en tant qu'idéologie ou que mouvement peut bien être mort, l'appareil sioniste continuera à fonctionner », quel qu'en soit le programme, appliquant au sionisme son concept d'*apparatus*. Et dit-il avec ironie, cette confirmation du pouvoir de l'appareil fut la seule contribution positive pour lui lors de ce débat.

Le 25 août 1982, Flusser fait paraître dans le journal *O Estado de São Paulo* un essai en portugais intitulé « Israéliens et Palestiniens » (Flusser 1982), où il juge que la terminologie « Israéliens et Palestiniens » devrait être remplacée par les termes « Juifs et Arabes », afin de passer d'une dialectique de conflits territoriaux à une tentative d'intégration culturelle. Pour lui, la « vigueur culturelle des Juifs doit fonctionner en fonction du corps dans lequel elle est implantée ». « Au lieu d'être un envahisseur, l'implant juif dans le corps arabe doit devenir un catalyseur de forces latentes, et la présence des Juifs doit vivifier les potentialités dormantes depuis des siècles dans la société arabe ». Il espère qu'un jour « le rêve sioniste (société modèle, 'lumière des peuples') et le rêve panarabe (une alternative humaine au projet mortifère occidental) fusionneront » même s'il doute d'être encore en vie ce jour-là. Il appelle à bâtir des ponts, des relations de collaboration entre les deux parties, à combattre les mystifications terminologiques et idéologiques des deux camps et à minimiser les atrocités et les haines. Cessons déjà, propose-t-il, de parler d'Israéliens et de

Palestiniens, et disons Juifs et Arabes. Si les intellectuels des deux peuples s'unissent, « l'utopie d'une synthèse entre les deux groupes cessera d'être une utopie et deviendra un projet ».

Enfin, le 26 avril 1991, Flusser publie dans l'hebdomadaire berlinois *Freitag* son ultime texte sur le sujet, en allemand, titré « Néo-sionisme. Un manifeste universel » (Flusser 1991.a), où il revient sur l'incapacité du sionisme à réussir une implantation dans la région. Le sionisme, dit-il, en atteignant son but, est devenu « un synonyme penaud de l'antisémitisme », il est condamné à l'échec « non parce que ses voisins veulent le détruire, mais plutôt parce qu'il a refoulé sa propre déraison, son obsession de Dieu pour les plier à la raison d'état ». Le sionisme « est un naufrage car il a atteint son but matériel, un état nationaliste, et a raté son but immatériel, Dieu ». Et il imagine une projection holographique géante « néo-sioniste » qui transporterait Israël au Spitzberg ou dans le Kalahari...

Le 22 septembre 1991, Vilém Flusser se rend pour la seconde fois en Israël où il passe une semaine en compagnie de sa femme Edith et des photographes Joan Fontcuberta et Andreas Müller-Pohle. Ce dernier, qui est aussi son éditeur en allemand, l'a fait inviter à la troisième Biennale de Photographie, titrée « La persistance de la mémoire » et organisée à Ein Harod, un kibboutz du Nord doté d'un musée d'art contemporain, par la directrice du musée Galia Bar-Or et le photographe et écrivain grec John Stathatos. Müller-Pohle se souvient que Flusser est arrivé d'assez mauvaise humeur, se plaignant de leurs conditions de voyage, trouvant le paysage entre l'aéroport et le kibboutz « misérable », jugeant que la culture iranienne était infiniment plus riche et plus fière que la culture hébraïque. Mais, une fois arrivé, il apprécie l'exposition et le fait qu'il ait rapidement été perçu comme la star du festival, aux dépens de John Stathatos. Sa conférence en anglais sur l'histoire et la photographie (Flusser 1991.b) est un succès ; il y développe ses thèmes sur la manière dont la photographie a modifié le déroulement de l'histoire et il évoque brièvement le caractère « émotionnel, déraisonnable » du conflit arabo-israélien. Cette conférence est le sommet intellectuel du festival, et Flusser reste tard dans la nuit à discuter avec les participants de la Biennale. Les quatre amis visitent la Palestine occupée (Jénine, Baqa ash-Sharqiyya, Tulkarem et Jérusalem, où Fontcuberta fait deux photos du couple et de Müller-Pohle), même si Flusser est un peu préoccupé par la « guerre des pierres » (1^{ère} Intifada). Flusser rencontre aussi plusieurs photographes israéliens, dont Aïm Deüelle Lüski, à qui il promet un article sur son travail avec les partitions des *Concertos Brandebourgeois*, article qu'il n'a pas le temps d'écrire avant son décès deux mois plus tard, et Avi Ganor (qui sera, avec Lüski, à l'origine de la traduction de *Pour une Philosophie de la Photographie* en hébreu en 2014)¹.

¹ Communications privées de Andreas Müller-Pohle, Joan Fontcuberta et Aïm Deüelle Lüski à l'auteur, qui les remercie chaleureusement.

Quelle synthèse faire de ces divers textes de Flusser sur Israël, le sionisme et le conflit avec les Arabes, de 1967 à 1991 ? Si Flusser se définit lui-même comme un Juif ayant perdu la foi, et sans connaissances particulières de la religion juive (Bernardo/Guldin : 290), il reste évidemment fier de sa judaïté et très attaché à Israël, ne serait-ce que du fait de la présence dans le pays de ses cousins, dont David Flusser. Pour lui être juif, c'est exister pour autrui, se dédier à autrui, et d'autres essais de ce numéro abordent ce sujet. C'est à partir de cette vision de ce que doit être le judaïsme que Flusser critique l'état d'Israël. Tout d'abord, il juge que l'existence même d'un état national est en contradiction avec l'idéal du judaïsme, et donc que le sionisme ne peut être qu'un échec, jugeant même que sionisme et antisémitisme se rejoignent ; si cette analyse rejoint celle de certains ultra-orthodoxes, c'est sur une base morale que Flusser émet ces critiques, jugeant peu compatible l'idéal humaniste juif et les contingences nationalistes d'un état. Ensuite Flusser critique les rapports d'Israël avec les Arabes (et de manière plus générale avec le tiers-monde), faisant une analyse politique du rapport de domination coloniale qui s'est instauré là ; il met en particulier l'accent sur la déroute des idéaux moraux initiaux du sionisme après 1967. À plusieurs reprises, il appelle de ses vœux un dépassement du conflit, un rapprochement entre Juifs et Arabes dans la construction d'un modèle nouveau, libéré des influences occidentales ; même si cela peut paraître utopique (et encore plus en 2018...), Flusser montre là une confiance absolue dans la capacité des Juifs à affronter ces défis, une fois libérés des contingences nationalistes. Mais la tonalité de ses essais est fondamentalement désabusée, les espoirs qu'il tente de formuler paraissent bien incertains, et les mots « échec du sionisme » et « désillusion » reviennent souvent sous sa plume lucide.

Bibliographie

Les essais cités dans cette recherche, disponibles sur le site <http://www.flusserbrasil.com>, sont (excepté Flusser 1972.b) ceux dactylographiés par Vilém Flusser lui-même ; leur titre et, plus rarement leur texte, peuvent avoir été légèrement modifiés dans la version publiée. Les citations de lettres de Vilém Flusser proviennent du livre Bernardo/Guldin en version portugaise ; les auteurs de cette biographie, suivant la tradition flusserienne (voir P. 104) n'ont pas indiqué les références précises de ces lettres dans l'Archive Flusser.

Textes traduits du portugais et de l'anglais par l'auteur ; le texte Flusser 1991.a a été traduit de l'allemand avec l'aide de Juliana Borinski, que je remercie ici.

- Bernardo/Guldin : Gustavo Bernardo & Rainer Guldin, *O Homem sem Chão. A Biografia de Vilém Flusser*, São Paulo, AnnaBlume, 2017
- Flusser 1966 : “Carta para Celso Lafer” [lettre à Celso Lafer], 28.IV.1966, *apud* Bernardo/Guldin, P. 124
- Flusser 1967 : “A Crise Israelense” [La crise israélienne] in: *Crônica Israelita*, São Paulo, 31.V.1967, P. 12. (2 pages tapuscrites) (voir ce numéro de *Flusser Studies*)
- Flusser 1972.a : “Os Judeus em Israel. Paz no Oriente Próximo?” [Les Juifs en Israël. Paix au Proche-Orient ?] in: *Folha de São Paulo*, 11.III.1972 (4 pages tapuscrites, double interligne) (voir ce numéro de *Flusser Studies*)
- Flusser 1972.b : “Os Judeus no Mundo. Paz no Oriente Próximo?” [Les Juifs dans le monde. Paix au Proche-Orient ?] in: *Folha de São Paulo*, 12.III.1972. (voir ce numéro de *Flusser Studies*)
- Flusser 1973.a : “Carta para David Flusser” [lettre à David Flusser], 1.III.1973, *apud* Bernardo/Guldin, P. 289-291
- Flusser 1973.b : “Carta para David Flusser” [lettre à David Flusser], 7.X.1973, *apud* Bernardo/Guldin, P. 289
- Flusser 1980.a : “Desilusão” [Désillusion], texte écrit à Rehovot (Israël), 8.V.1980. Traduit en allemand par Edith Flusser et publié sous le titre : “Die Enttäuschung” in Flusser 1995, P. 38–41. (2 pages tapuscrites) (voir ce numéro de *Flusser Studies*)
- Flusser 1980.b : “Carta para Alex Bloch” [lettre à Alex Bloch], 10.VI.1980, *apud* Bernardo/Guldin, P. 292
- Flusser 1980.c : “Two different kinds of Jew” [Deux types différents de Juif], 1980, <http://www.flusserbrasil.com/arte183.pdf> (1 page tapuscrite)
- Flusser 1981.a : “Carta para Alex Bloch” [lettre à Alex Bloch], 7.III.1981, *apud* Bernardo/Guldin, P. 293
- Flusser 1981.b : “Estarà morto o sionismo?” [Mort du sionisme ?] in: *Shalom*, São Paulo, Mars 1981, P. 26–27. <http://www.flusserbrasil.com/art489.pdf> (2 pages tapuscrites)
- Flusser 1982 : “Israelis e Palestinos” [Israéliens et Palestiniens] in: *O Estado de São Paulo*, 25.VIII.1982, P. 30. <http://www.flusserbrasil.com/art231.pdf> Cet essai a aussi été écrit en français par Flusser, sous le titre « Israelis et palestiniens » [*sic*], la référence du tapuscrit aux Archives Flusser à São Paulo est [SEM REFERENCIA]_2425. Nous avons préféré utiliser ici pour les citations notre traduction depuis le portugais plutôt que le texte en français de Flusser, quasi identique au texte en portugais, mais moins bien rédigé (1,5 pages tapuscrites)

- Flusser 1991.a: “Neo-zionismus. Ein immaterielles Manifest” [Néo-sionisme. Un manifeste immatériel], in: *Freitag*, Berlin, Nr. 18, 26.IV.1991, P. 6
<http://www.flusserbrasil.com/artg282.pdf> (3 pages tapuscrites)
- Flusser 1991.b: “Photography and History” [Photographie et Histoire], conférence à Ein Harod pour la 3^{ème} Biennale israélienne de la photographie, 23-28 septembre 1991
<http://www.flusserbrasil.com/arte131.pdf> (4,5 pages tapuscrites)
- Flusser 1995 : *Jude Sein. Essays, Briefe, Fiktionen* [Être Juif. Essais, lettres, fictions], Mannheim, Bollmann, 1995. Édité par Stefan Bollmann & Edith Flusser. Postface de David Flusser.
- Flusser XX : “The Jewish War. A Testemony [sic] of Commitment” [La Guerre juive. Un témoignage d’engagement] (4 pages tapuscrites) (voir ce numéro de *Flusser Studies*)
- Flusser YY : “How the Germans see Israel” [Comment les Allemands voient Israël] (3 pages tapuscrites)